

Un si joli petit village *Badis de Mohamed Abderrahman Tazi*

Michel Euvrard

Numéro 50-51, automne 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22463ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Euvrard, M. (1990). Compte rendu de [Un si joli petit village / *Badis de Mohamed Abderrahman Tazi*]. *24 images*, (50-51), 92-92.

UN SI JOLI PETIT VILLAGE

par Michel Euvrard

Maroc, 1974; un instituteur de Casablanca qui soupçonne sa femme d'infidélité se fait muter, pour pouvoir la surveiller plus facilement, à Badis, un village de pêcheurs dominé par une vieille forteresse occupée par une garnison espagnole: L'instituteur séquestre Touria, mais lui suggère de donner des leçons à la jeune Moira, fille d'un pêcheur qui a jadis servi en Espagne dans l'armée franquiste. Les deux femmes deviennent amies, se confient l'une à l'autre et s'inventent un monde à l'écart des hommes. Une liaison entre Moira et un soldat de la garnison sera brutalement interrompue, sur la plainte des villageois conduits par l'instituteur et le receveur des postes. Touria et Moira tentent de fuir le village, mais elles seront rattrapées et lapidées.

Dans ce film, Tazi cherche à donner une idée de la vie quotidienne du village, dominée par la monotonie et la répétition. Il essaie aussi de dévoiler progressivement le fond du caractère des principaux personnages. Malheureusement, lorsqu'on a com-

pris — très tôt dans film! — que le mari, propagandiste de l'intégrisme musulman, est autoritaire, soupçonneux et hypocrite (il est attiré par Moira); que le père est un vieux réactionnaire qui n'a pas oublié ses années de service en Espagne chez Franco, et qui répète avec sa fille le comportement tyrannique qui a conduit sa femme à le quitter; que le receveur des postes, célibataire frustré, et la patronne du bistrot (qu'il essaie en vain de « sauter ») sont à l'affût du moindre incident qui mettrait un peu de piment dans la monotonie des jours — et prêts au besoin à le provoquer — en attendant lui son transfert, et elle une utopique métamorphose du village en station balnéaire! quand on a compris cela, donc, le déroulement du film n'apporte aux personnages aucun approfondissement, aucune dimension supplémentaire, que ce soit dans le drame ou dans la caricature.

Quant à Touria et à Moira, les quelques séquences qui les montrent seules ensemble sont censées suggérer un univers féminin autre, spontané, sensuel et doux —

univers fermé aux hommes, qui leur est suspect, et qu'ils cherchent à interdire aux femmes. Mais sur ce qui nous en est montré, on peut aussi bien juger que Moira et Touria sont passablement frivoles et écervelées, ce que tendrait à confirmer la totale impréparation de leur tentative de fuite.

La répétition des mêmes séquences, des gestes, des comportements, est censée donner le sentiment de la lente mais inéluctable mise en place de la tragédie, mais Tazi a sacrifié à cette tension tout ce qui aurait pu donner au film une certaine richesse de texture.

Enfin, le style visuel du film joue à contresens du sujet et du traitement: les images, les couleurs, les vêtements des femmes, propres, brillants, bref le réalisme enjolivé, accentuent le pittoresque, selon une esthétique plus proche du film touristique que de la tragédie.

Les intentions de Tazi sont incontestablement progressistes et courageuses, en ces temps où l'intégrisme entreprend la conquête du Maghreb, mais *Badis* confirme malheureusement l'impression de pauvreté et d'aridité que m'avaient laissées les « Journées du cinéma marocain » tournées à Montréal il y a quelques années. J'avais pensé alors que les sociétés relativement peu complexes, pré-industrielles ne se prêtent pas au réalisme, produit et forme d'expression des sociétés industrielles du XIX^e siècle. *Le grand voyage*, son premier long métrage, parce qu'il retraçait un *parcours* et que Tazi y retrouvait la vertu éminemment cinématographique du « road movie », échappait partiellement à ces reproches, et offrait une promesse que *Badis*, sans l'infirmier totalement, ne tient pas vraiment. ■

Jilali Farhati et Maribel Verdu



BADIS

Maroc 1988. Ré.: Mohamed Abderrahman Tazi
Scé.: Noureddine Sail et Farida Ben Lyazid Ph.:
Federico Ribes Mus.: Tawfiq Ouid Amra. Int.: Jilali
Fahati, Maribel Verdu, Naima Lamcharki et Bachir
Skire. 90 minutes. Couleur. Dist.: Les Films du crépuscule.